

LE BAISER DE L'ARTISTE

En 1977, Orlan fait scandale à la Fiac en proposant ses baisers moyennant 5 francs.

La performeuse est assise derrière sa propre effigie en carton-pâte mais à côté, une autre photo la montre costumée en madone. A celle-là, on peut, pour le même prix, offrir un cerge. Putain racoleuse ou sainte nitouche, Orlan fait mine de limiter le rôle des femmes à ces deux caricatures pour en affirmer un autre : artiste libre de vendre son travail (son corps) sans galeriste (sans maquereau ?).



L'ART EST-IL MACHO ?

Quelle place pour les femmes dans le monde de l'art ? Petite, si l'on en croit leur sous-représentation dans les musées. Au Centre Pompidou, une expo propose une histoire de l'art 100 % féminine. Mais ce séparatisme des sexes ne fait-il pas lui aussi problème ?

Par Jean-Max Colard et Claire Moulène

Faut-il que les femmes soient nues pour entrer au Metropolitan Museum ? Moins de 5 % des artistes de la section d'art moderne sont des femmes, mais 85 % des nus sont féminins : placardé en 1989 dans les rues de New York par le groupe d'activistes féministes les Guerrilla Girls (voir illustration p. 43), ce constat ironique fait désormais partie de la collection du musée d'Art moderne et, aujourd'hui, de son nouvel accrochage sous le titre *Elles@centrepompidou*. Une exposition 100 % féminine : un geste fort mais assurément problématique. Sous-représentée en dépit de l'irruption massive qu'elles ont fait sur la scène de l'art tout au long du XX^e siècle, plus souvent célébrées comme muses, modèles ou sources d'inspiration que comme créatrices, la grande majorité des artistes femmes est encore aujourd'hui dans l'ombre des hommes. En virant les mecs de l'exposition, en laissant les femmes entre elles, le Centre Pompidou relance donc le dé-

bat et espère peut-être inverser cette tendance générale des musées, voire du monde culturel tout entier, cet espace social qui ne fait pas ici figure d'"exception" et où la domination masculine semble encore largement de mise.

Où sont les femmes ?

Elles, et "elles seules" : l'exposition gynécée du Centre Pompidou a au moins le premier mérite de mettre les pieds dans le plat autour d'une question longtemps tenue à l'écart du champ de l'art en France. En l'espace de quelques mois, on a d'ailleurs vu se multiplier expositions et tables rondes sur le sujet (*Les Formes féminines* à la Friche de la Belle de Mai de Marseille, *Cris et chuchotements* au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, ou encore la parution de la revue arty-féministe *Pétunia*). Aujourd'hui, ce sont les chiffres statistiques qui remontent

comme un autre constat implacable de la sous-représentation des femmes artistes en France : alors que depuis le tournant des années 2000, on constate que 60 % des artistes diplômés des écoles des beaux-arts en France sont des filles, leur proportion dans les collections publiques reste largement dérisoire, avec une moyenne de 15 % (à l'exception du Frac Lorraine dont la directrice Béatrice Josse mène depuis 1993 une action en faveur des artistes femmes). Rappelons qu'en 2004, on ne comptait que 5 % d'œuvres signées par des femmes exposées aux deux étages muséaux du Centre Pompidou. Soit le même chiffre qu'avant la Révolution française aux Salons de l'Académie !

Evidemment, on peut contrebalancer cet inquiétant bilan en dressant une liste d'artistes femmes, en invoquant les figures très établies de Tatiana Trouvé, Sophie Calle, Annette Messager, Louise Bourgeois, Delphine Coindet, Ulla von Brandenburg ou Sophie Ristelhueber, qui ont bénéficié dans les deux années écoulées d'expositions majeures dans les institutions françaises. Mais d'autres chiffres montrent un autre visage de la condition artistique féminine contem-

“ On approche toujours une œuvre un peu différemment lorsqu'on sait qu'elle a été réalisée par une femme.”

Eric Fassin, sociologue

poraine : si on compte en 2007 79 % d'artistes hommes dans les collections des Fonds régionaux d'art contemporain, soit un score légèrement au-dessus de la moyenne nationale, en revanche "elles" ne représentent que 11,5 % des œuvres acquises : lorsque l'Etat s'intéresse à un artiste homme, il lui achète en moyenne 14 œuvres, contre 7 pour une artiste femme. ■■■/



Le collectif français La Barbe milite pour la parité. Mardi 16 juin, les barbués faisaient irruption sur le plateau de *Ce soir (ou jamais !)* sur France 3, pour protester contre une sélection d'invités uniquement masculins.

/// Situation d'autant plus étonnante que de nombreuses femmes sont aujourd'hui à la tête de musées, centres d'art, revues ou galeries : mais cette montée en masse d'un personnel féminin n'a presque aucune incidence sur la représentation d'artistes femmes. On se souvient d'ailleurs de l'exposition *Dionysiac* au même Centre Pompidou en 2005, où la commissaire Christine Macel avait écarté les artistes femmes d'une réflexion sur le corps dionysiaque et en était restée à un phallocentrisme confondant. La

solidarité féminine serait-elle donc un leurre ? Ou cette sous-représentation ferait-elle à ce point partie de notre inconscient collectif ? *"On approche toujours l'œuvre un peu différemment lorsqu'on sait qu'il s'agit d'une femme, commente Eric Fassin, sociologue et spécialiste des questions de genre. Autrement dit, le sexe de l'art n'est pas seulement inscrit dans sa production mais aussi dans sa réception."* Un jugement confirmé par l'artiste Lili Reynaud Dewar : *"Le fait d'être une femme ne fait pas de moi une vic-*

time, il ne m'inscrit pas automatiquement dans la catégorie "dominé". Par contre, je sais que les réflexes d'appréciation des œuvres d'art sont parfois adossés à un concept soi-disant neutre (masculin, hétéro, blanc) et qu'ils s'inscrivent dans une histoire largement masculine."

Des quotas ou des happenings ?

Quels moyens pour remédier à ces chiffres alarmants mais constants ? Et la parité est-elle un concept applicable au champ artistique ? Si certain(e)s refusent d'emblée cette option, et en appellent à la responsabilité du commissaire d'exposition pour garantir une représentation sinon équilibrée des deux sexes, d'autres n'hésitent pas à revendiquer la parité en art comme en politique et dans les entreprises, soulignant que ce n'est peut-être pas seulement le champ de l'art qui serait encore macho, mais la société française dans son ensemble. C'est justement l'option militante qu'a choisie le collectif français La Barbe, inspiré des activistes des années 1960-1970 : avec leur nom en forme de ras-le-bol (la barbe !), ce gang des postiches intervient au Sénat ou à la Bourse, et manifesta tout récemment au Grand Palais le jour d'ouverture de l'exposition *La Force de l'art* (où l'on ne comptait que 7 femmes pour 42 artistes).

Autre stratégie, adoptée par la grande manifestation *WACK ! l'art et la révolution féministe* organisée en 2007 au musée national des

FEMME-ARTISTE : UNE CONDITION MINORITAIRE ? LA PAROLE AUX CRÉATRICES

ANNETTE MESSAGER

“ Au tout début des années 70, j'étais presque la seule artiste femme en France. Il y avait Niki de Saint-Phalle, Gina Pane et moi. Le paysage était plus ouvert en Allemagne, par exemple, et d'une manière générale les artistes qui venaient de la danse, qui faisaient de la performance et des happenings, qui montraient leur corps, étaient plus facilement acceptés que celle qui pratiquaient "l'art pour l'art", pour le dire simplement. Au début donc,

“Je suis plus une femme dans mon travail que dans ma vie.”

à la fois par dérision et affirmation, et ça n'a pas été bien compris. J'ai souvent l'habitude de dire que je suis plus une femme dans mon travail

j'ai eu très envie de faire des travaux dits "féminins",

que dans ma vie : j'ai fait plus de travaux de couture dans mon travail que dans ma vie ! Mais aujourd'hui, je n'ai plus du tout la sensation d'appartenir à une minorité.”

TATIANA TROUVÉ

“ En France, les difficultés professionnelles des femmes artistes ressemblent à celles de beaucoup d'autres femmes : il y a des chiffres à disposition, et des études qui témoignent de disparités, voire d'inquiétants phénomènes de disparitions (que deviennent toutes les diplômées d'écoles d'arts ?). Il y a peu de femmes artistes, c'est un fait. Mais la minorité, ou la conscience minoritaire, c'est autre chose. Pour se constituer en tant que minorité, il faudrait que les "femmes artistes" appartiennent à un même

“Nos difficultés ressemblent à celles de beaucoup d'autres femmes.”

groupe, au regard d'une majorité (les "hommes artistes"). Ce découpage est fondé sur un plan sociologique, mais est problématique sur un plan artistique ou esthétique (car il implique un "art de femmes" et un "art d'hommes"). En tant qu'artiste, je ne me sens pas appartenir à une quelconque minorité.”

AGNÈS VARDA

“ Ce n'est pas plus difficile d'être artiste quand on est une femme, certainement pas. Mais être reconnue, c'est autre chose. Les femmes sont sous représentées, mais ça va de mieux en mieux : voyez l'histoire de l'art des quarante

dernières années. En tant que femme, je ne me sens pas appartenir à une minorité ! Mais comme cinéaste ou artiste particulière, si. Etre une femme entre en ligne de compte dans mon travail : j'ai des sensations et des émotions spécifiques. Mais la forme à trouver pour partager ces sensations, la construction des projets, la structure, les collages, le rythme, tout cela c'est non sexué. Je pense qu'entre le cinéma et les arts plastiques, la situation des femmes n'est pas différente. Le clivage se fait entre celles qui réussissent commercialement et les autres. Quelques réalisatrices font rentrer de l'argent, et elles font "avancer la cause". D'autres récoltent seulement du prestige. Et encore... La misogynie est encore bien évidente dans les échelles de valeurs.”

Propos recueillis par Jmx, J. L. et C. M.

DOSSIER **L'ART EST-IL MACHO ?****Do women have to be naked to get into the Met. Museum?****Less than 5% of the artists in the Modern Art sections are women, but 85% of the nudes are female.****GUERRILLA GIRLS** CONSCIENCE OF THE ART WORLD
www.guerrillagirls.com

Copyright © 1989 by Guerrilla Girls, Inc.

Guerrilla Girls

Affiche des Guerrilla Girls, collectif d'artistes féministes créé en 1985 à New York. Elles y soulignent avec ironie l'hypervisibilité de la femme en tant qu'objet de l'art (modèle, de préférence nu, etc.) et son invisibilité comme sujet créateur.

Beaux-Arts féminins (NMWA) de Washington, le seul musée au monde consacré uniquement au travail des artistes femmes : à mi-chemin du politique et de l'esthétique, il s'agit de mettre le travail des artistes femmes en relation avec les mouvements d'émancipation des minorités. Car à trop vouloir écarter l'art des problématiques sociales ou culturelles, à trop nier les conditions d'apparition d'une œuvre et l'inscription de son auteur dans un faisceau social, bref à trop considérer que l'art serait au-dessus de la mêlée, on en revient inconsciemment à se laisser dicter la loi du "masculin neutre", pour reprendre une expression du sociologue Pierre Bourdieu dans *La Domination masculine*.

Mais pour l'historienne Yolanda Roméro, plutôt que de "chercher à accroître la visibilité des pratiques artistiques des femmes - une entreprise autrefois nécessaire et à laquelle le mouvement a consacré jusqu'à présent une grande partie de ses efforts -, il s'agit maintenant de transformer l'institution artistique, en s'appuyant sur les nouveaux paramètres nés du dépassement des rapports de domination traditionnellement admis".

L'art féminin : une notion douteuse ?

Retour donc au musée. Et dans l'exposition *Elles@centrepompidou* : refusant un parcours trop linéaire d'un XX^e siècle au féminin, Beaubourg a fait le choix d'une lecture thématique ("le corps slogan", "immatérielles", "eccentric abstraction", "architecture et fémi-

nisme ?"). Avec l'intention, selon la co-commissaire Camille Morineau, de "dé-lisser" le genre, de "démonter" le préjugé d'un art féminin". Les "pionnières" (les peintres Sonia Delaunay ou Suzanne Valadon, la photographe américaine Diane Arbus) côtoient les adeptes d'une abstraction sexuellement indifférenciée, les militantes des années 70 jouxtent la condition autrement féministe des artistes de la nouvelle génération. Une manière d'en découdre avec le féminin dans l'art, hésitant entre affichage ou effacement. Mais une façon aussi d'exposer cette évi-

dence qu'une histoire de l'art du XX^e siècle s'écrit au féminin. Phénomène intéressant, on remarque ainsi comment les femmes ont su dès les années 1960-1970 explorer des pratiques vierges, encore peu marquées du sceau masculin, comme la photographie, la performance ou la vidéo. Quand d'autres aujourd'hui, telles Anita Molinero ou Morgane Tschiember, infiltrent au contraire le domaine réservé d'une certaine "sculpture virile", qui n'hésite pas à se coltiner un corps à corps musclé avec des matériaux aussi connotés que le béton, le plastique ou les carrosseries de voitures.

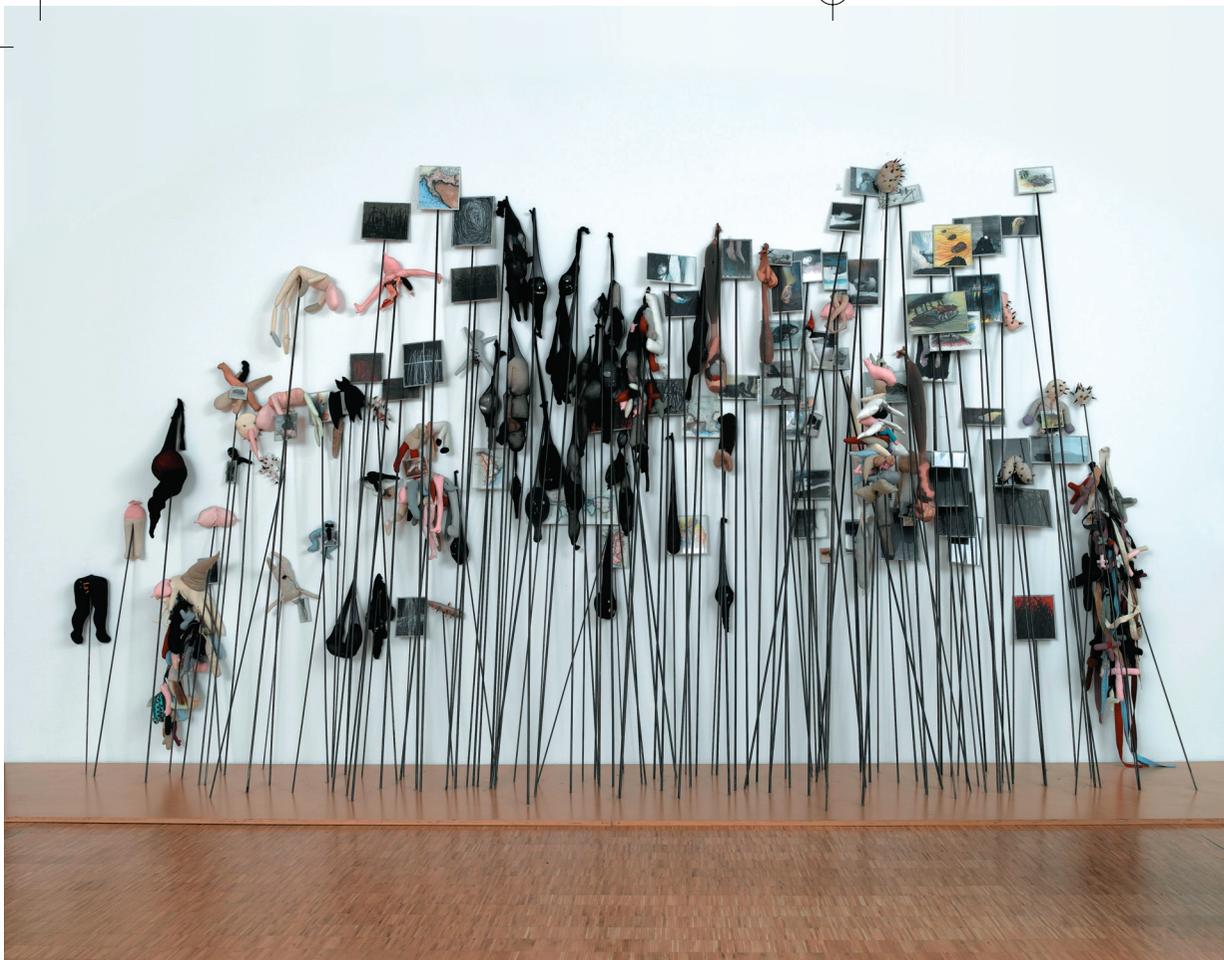
Reste pourtant que cet accrochage réfléchi du Centre Pompidou est problématique à bien des égards. Avec son sponsor tout trouvé (Yves Rocher) et malgré des apparences trompeuses, l'exposition *Elles@centrepompidou* ne déroge pas à la règle : ici comme ailleurs dans le champ de l'art, les artistes femmes sont assignées à une place précaire, périphérique et ponctuelle. Pour-

quoi, par exemple, se féliciter "d'écrire une histoire de l'art du XX^e siècle avec "elles" seules" ? Pourquoi vouloir isoler les femmes quand ce sont leurs pairs masculins qui ont imposé leur lecture de l'histoire de l'art ? Est-il judicieux pour un musée du XXI^e siècle d'imposer l'identité sexuelle comme un thème ?

"Aujourd'hui, dédier les collections d'un musée aux femmes, c'est prôner un séparatisme des sexes qui n'a plus cours", commentait récemment la critique d'art Emilie Renard. En effet, le choix douteux que représente la seule identité sexuelle apparaît aujourd'hui comme une proposition datée, presque anachronique. Faut-il rappeler combien les *gender studies* ont permis de différencier le "sexe" (biologique) et

le "genre" (culturellement construit) ? Et que déjà en 1995, l'exposition *Féminin/masculin, le sexe de l'art*, qui se déroula précisément au Centre Pompidou, explorait l'hypothèse d'un "érotisme non-phallogentrisme, ouvrant sur une autre donne artistique" ? Ce que la philosophe Monique Wittig dans *La Pensée straight* caractérise encore de la sorte : "Le genre est employé au singulier car en effet il n'y a pas deux genres, il n'y en a qu'un : le féminin. Le masculin n'étant pas un genre. Car le masculin n'est pas le masculin mais le général." Sous d'autres formes, la lutte des classes continue. ■

Exposition *Elles@centrepompidou*
au Centre Pompidou, Paris IV^e, jusqu'au 24 mai 2010,
www.centrepompidou.fr



ANNETTE MESSAGER la "tricoteuse"

Dans les albums de ses débuts, dans les années 1970 – elle était alors l'une des rares femmes reconnues sur la scène française –, Annette Messenger recensait avec autodérision tout un tas de pratiques féminines et féministes : des "tortures volontaires", jusqu'à ses collections particulières et intimes, "les hommes que j'aime, les hommes que je n'aime pas", "mes jalousies", "les dessins secrets", etc.

L'installation *Les Piques*, réalisée entre 1992 et 1993, prend une tournure plus offensive, qui compile photographies de corps décharnés, dessins de guerre, poupées de chiffons et bas nylon plantés sur des piques d'acier. "Je pensais évidemment aux manifestations dans les rues, aux piques de la Révolution française", dira Annette Messenger.

Annette Messenger. *Les Piques*, 1992-1993. Collection Centre Pompidou. Dist. RMN.

COLLECTION PARTICULIÈRE

Démonstration en neuf œuvres d'une prise de parole féminine dans le monde de l'art.
Par Jean-Max Colard, Judicaël Lavrador, Claire Moulène



DIANE ARBUS l'exploratrice

Dès les années 1960, l'incontournable Diane Arbus décline dans une presse magazine encore audacieuse (*Harper's Bazaar*, *Esquire* ou *Show*) son inventaire "freaks" de la société américaine. A travers ses portraits frontaux et au flash d'individus "marginiaux", personnages doubles, difformes, travestis ou monstrueux, elle bouscule les normes et les standards de l'époque et importe dans le champ de la photographie l'étude du "genre" et des mutations identitaires. Après son suicide, en 1971, la grande spécialiste de l'image Susan Sontag écrira : "Elle savait transformer n'importe quel sujet en phénomène."

Diane Arbus. *Puerto Rican Woman with a Beauty Mark*, New York, 1965. Collection Centre Pompidou. Dist. RMN.

NINA CHILDRESS la peinturlureuse

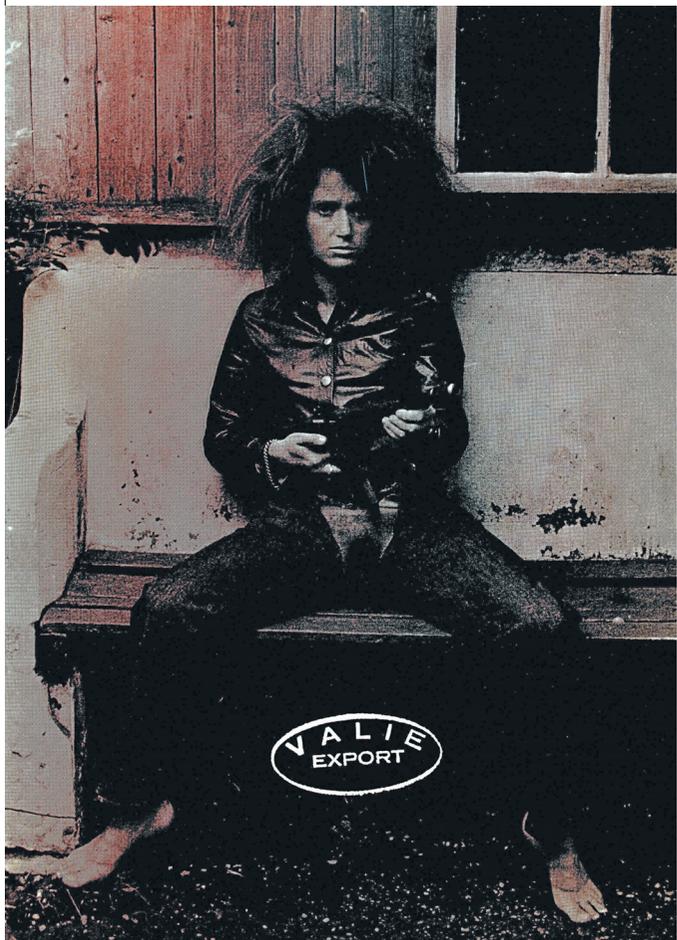
Dans les années 80, elle fit partie, avec Pierre Huyghe, des Frères Ripoulin, un groupe de peintres et de graffeurs liés à la faune du Palace. Et sa peinture figurative, tendance mal léchée, n'a jamais vraiment quitté la truculence de cette période punk et kitsch. Or, être une femme et donner dans la bad painting revient à rivaliser, y compris ironiquement, avec les héros masculins du genre, de Picabia à Kippenberger. Sa dernière série de tableaux, titrée *Le Tombeau de Simone de Beauvoir*, rend hommage à l'auteur du *Deuxième Sexe*, reprenant la fameuse photographie de la philosophe dévêtue dans sa salle de bain et en l'auréolant d'objets typiquement masculins, dont la pipe et les lunettes de Sartre.

Nina Childress. *Les Fesses de Simone de Beauvoir*, 2008. courtesy Galerie Bernard Jordan, Paris/Zürich, photo Aurélien Mole

DOSSIER L'ART EST-IL MACHO ?



Nina Childress, *Les Fesses de Simone de Beauvoir*, 2008, courtesy Galerie Bernard Jordan, Paris/Zürich, photo Aurélien Mole

DOSSIER **L'ART EST-IL MACHO ?**Valie Export, *Aktionshose: Genitalpanik*, 1969, photo Peter Hassmann, Collection Centre Pompidou, Dist RMN.**VALIE EXPORT l'activiste**

De son vrai nom Waltraud Lehner Hollinger, Valie Export adopte en 1967 un patronyme qu'elle utilise comme un label. Une façon pour cette artiste autrichienne activiste et féministe de prendre en main son destin et d'échapper au système patriarcal. Proche des actionnistes viennois, elle développe une œuvre protéiforme (vidéos, installations, photos et dessins) dans laquelle elle se met en scène pour mieux dénoncer les clichés d'une féminité véhiculée par la société marchande. Dans *Body Sign Action*, une performance de 1970, elle se fait tatouer un porte-jarretelles sur la jambe ; dans *Aktionshose: Genitalpanik*, réalisée en 1969, elle se photographie, les cheveux en bataille et les jambes écartées, brandissant une mitrailleuse, tandis que son pantalon, découpé, laisse voir son sexe. *Genitalpanik* a été présentée pour la première fois dans un cinéma porno de Munich.

LOUISE BOURGEOIS la papesse

Née à Paris en 1911, Louise Bourgeois s'installe définitivement à New York en 1938. Dans une œuvre très personnelle, imprégnée de ses traumas personnels, Louise Bourgeois déploie à travers ses sculptures, dessins et installations une cosmogonie codifiée peuplée de totems en tous genres, de femmes-maisons, d'araignées surdimensionnées et de phallus qu'elle baptise "fillette". Les thèmes de la procréation, de la maternité, de la féminité et de la sexualité sont au cœur de son travail. "Je change le monde autour de moi puisque je n'arrive pas à me changer moi-même", écrivait Louise Bourgeois dans les années 1960. Et d'ajouter, "comme un homme, il faut que je fasse quelque chose qui vaille la peine plutôt que de toujours faire des trucs de femme". En 2009, elle compte parmi les artistes majeurs des XX^e et XXI^e siècles.

SEJLA KAMERIC la découverte

Née à Sarajevo en 1976, elle pratique de temps en temps l'autoportrait : en "bosnian girl", en geisha, en femme explorée. Avec cette image d'une femme des années 60 qui cache son visage avec ses mains gantées et baguées, et où Sejla Kamic se souvient de sa grand-mère, c'est à la fois l'histoire, la souffrance, la honte qui passent sur son visage invisible. Mais aussi la confusion constante entre l'être et l'avoir, l'attention portée aux signes extérieurs de richesse et de féminité : "C'est ce que les gens regardent. Ils ne voient pas votre visage, ils vous évaluent."

Sejla Kamic, *30 Years After*, 2006, courtesy de l'artiste, in *Younger Than Jesus*, Editions PhaidonLouise Bourgeois, *Extrême tension*, 2007, Collection Centre Pompidou, Dist RMN.